

La "BST", la Brigade qui Secoue les Trafiquants

Par Romain CAPDEPON - Reportage photo Nicolas VALLAURI

Jusque-là, dans ces colonnes, le nom de la Brigade spécialisée de terrain (BST) n'avait brillé que par le biais de brèves égrenant quelques saisies et interpellations. Alors nous avons voulu partager le quotidien de ces policiers devenus, dès fin 2012, le fer de lance d'une stratégie de harcèlement quotidien des réseaux de stupés qui gangrènent les cités de Marseille. Une équipe de la BST des 13^e et 14^e arrondissements a accepté de nous dévoiler l'envers du décor. Trois jours au cœur de cette guerre, que l'on sait pourtant perdue d'avance, qu'ils mènent avec courage et ruse. Tension, planques, rires, courses poursuites et misère humaine au programme...

MERCREDI

Le capot du Renault Scénic sort à peine du rond-point que les "Arah" (traduction : "V'la les flics") fusent à travers la cité de la Paternelle. Même pas encore bien installés, les guetteurs maigrichons sont déjà contraints de se casser la voix. Il est à peine 11 heures, la BST perturbe la mise en place des vendeurs, encore un peu groggy. À quelques pas, trois jeunes jouent les innocents, et plantent leurs yeux dans le ciel bleu ou l'écran de leur smartphone. "Tant qu'on ne les voit pas jeter le produit, on ne peut rien contre eux", râle Khalid, le flic aux mille surnoms. Lui et son binôme Yohan posent pied à terre et déambulent dans la "Cité des poules", armés de leurs lanceurs de balles de défense (LBD), dont les tirs sont deux fois plus puissants que l'uppercut de Mike Tyson sur les 10 premiers mètres... "J'essaye de me mettre à leur place, de penser comme eux, de me demander où je jetterais mon produit", décrit le policier, l'œil rusé. Dix minutes plus tard, Khal' grim-

pe un mur de 2 mètres et saute dans la cour d'une maison abandonnée. Bingo, un sachet plein de pochons de cocaïne. "S'il l'a jeté ça ici, c'est qu'il n'avait pas d'appartement de repli, c'est bon à savoir". La BST ne se déplace jamais "à blanc". Chaque constatation, chaque renseignement, chaque déduction faite servira tôt ou tard. "En tout cas, celui qui a perdu ça aujourd'hui, il va morfler ou alors bosser plusieurs jours gratuitement pour le gérant. D'ailleurs, je pense qu'on va repasser en fin de journée." Direction la Busserine. Julien appuie sur le champignon et affole les "choufs", le surnom des guetteurs. Quelques silhouettes s'échappent. Sur le trottoir, les enfants, accrochés à la main d'un proche, rentrent déjeuner à la maison. Pas un seul ne se retourne. Les

"Celui qui a perdu cette cocaïne aujourd'hui, il va morfler ou alors bosser plusieurs jours gratuitement pour le gérant"

crissements de pneus des véhicules surmenés des policiers, les "Arah", le deal au vu et au su de tous, les replis de force dans des appartements familiaux... Pour eux, c'est un quotidien, pas une émission de télé sensationnelle d'une chaîne de la TNT. Et ces intrusions dissuasives ne sont pas du goût de tous. À Font-Vert, où la BST a déjà tapé la veille, un "connard" arrive aux oreilles de Khalid, qui va pouvoir assumer le surnom dont nombre de trafiquants l'ont affublé : "Bip bip". Marche arrière, accélération à fond de première, l'ancien spécialiste de demi-fond saute du véhicule. On le retrouve 400 mètres plus loin. Rayan, 15 ans, peine à reprendre son souffle, palpé contre un mur. "Tu sais bien jeter ton shit, mais tu sais pas courir", taquine Bip bip, aussi appelé "Ness-beal", pour sa ressemblance avec le rappeur, ou encore "The Rock", pour son côté parfois rugueux, qu'il puise sans doute dans ses origines corses. "On va te faire une fleur, tu vas écraser toi-même cette petite barrette de résine. Tu perds ton temps avec eux, tu comprends ou pas ?", percute Khal. "Mouais", baragouine Rayan qui repart, tête basse. La "bâtonnite", cette méthode qui consiste à ramener chaque minuscule barrette comptabilisée dans les sacro-saintes statistiques comme



Cet ado de 15 ans, après avoir lancé un "connard" à la patrouille, n'a pas gagné son sprint avec Khalid.

une saisie de plusieurs kilos, c'est pas leur truc. "Ça fait perdre trop de temps en paperasse pour si peu. Nous, ce qu'on veut c'est qu'ils comprennent qu'on rentre où on veut quand on veut, et qu'ils doivent nous craindre en permanence", pilonne Yohan. Sur les murs de nombreuses cités, les tags "Fuck la BST" ont remplacé les "Nique la Bac". Un trophée, une reconnaissance, pour ces aficionados du jeu du chat et de la souris. Un jeu aux règles surprenantes parfois. "Khal' je viens de recevoir un appel, tu as une confrontation cet après-midi", lance Yohan. La veille, à Font-Vert, la BST a "serré" un jeune homme avec une sacochette contenant 800 grammes de résine de cannabis. Il nie en bloc, assure que la BST lui met tout sur le dos parce que cette fois Bip bip n'est pas allé assez vite, et a laissé filer le vrai "charbonneur". Le Parquet a ordonné un face-à-face. "On a les boules quand notre parole est mise au même niveau que celle des trafiquants. Surtout que cela ne mène jamais à rien, puisque chacun campe sur ses positions", peste un haut gradé de la division Nord, le commissariat du 15^e. Après deux heures perdues, retour à la Paternelle, comme promis. Plusieurs véhicules déboulent aux quatre coins de la cité.

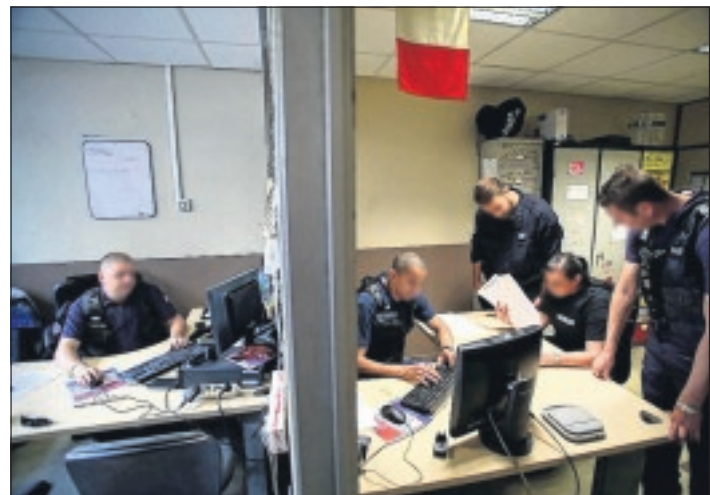
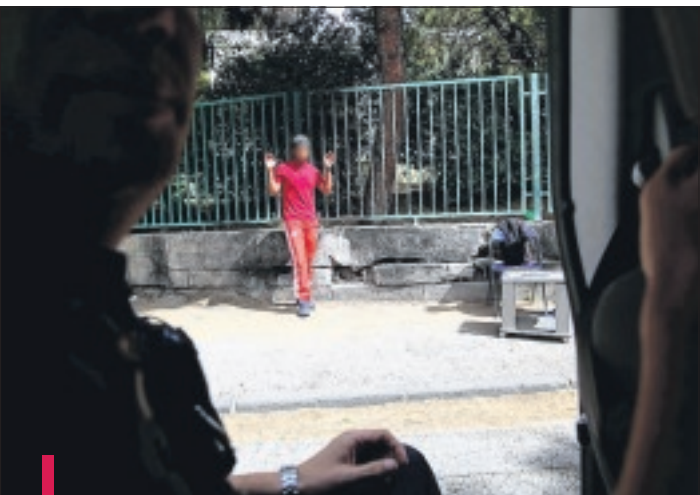
"C'est le plus rusé qui gagne"

Un ado de 15 ans est fouillé. Il porte 850 euros dans une poche. "Sans produit, on ne peut rien faire", déplore Éric, le chef de la BST 13-14, et même avec du produit ça n'établirait pas forcément un trafic. Ces gosses, on sait bien que ce sont juste des transporteurs d'argent". Khalid ratisse sur quelques mètres autour du point de deal, parsemé de jus de fruits Capri-Sun, la marque préférée des petites mains du trafic. Le policier extirpe

d'un pylône électrique un sachet plein de pochons de coke. Instantanément, un jeune homme, juché sur un VTT, dévale quelques marches jusqu'à nous. "Oh tu me mets un 100 (Ndlr : un pochon de coke pour 100 euros) ?", lance-t-il, "ah désolé, le point est fermé comme tu le vois !", sourit Khal', narquois. "C'est l'un de ceux qui gèrent le trafic dans la cité, nous glisse-t-il. Il doit avoir les nerfs. Entre cette saisie et celle de ce matin, ça fait 90 grammes de coke, soit environ 7 000 euros de pertes. Qu'on interpelle des petits vendeurs, ils s'en tapent, mais dès qu'on touche au produit ça les rend dingues."

JEUDI

Rapidement la méthode de la BST a évolué. "Les premiers mois, fin 2012-début 2013, on n'avait qu'à débouler à plusieurs véhicules dans les cités, courir un peu, et ramasser du monde et du produit, assure Yohan, mais ils se sont adaptés : ils ont barricadé certains halls, cadenassé certaines trappes d'accès, changé les serrures de certaines portes ou placards, et ils paient aussi des gens dans les étages qui comptent, à chacune de nos interventions, combien on est à l'arrivée et combien au départ pour être certain qu'il n'y a personne laissé en planque." Alors la réflexion et la préparation sont devenues maîtresses dans cette lutte. "C'est le plus rusé qui gagne !", ricane Khalid, qui semble en avoir fait une obsession. Ce jeudi, nous sommes en planque à la Busserine, avec une vue directe sur le trafic. Alors que plusieurs heures de surveillance se profilent - le réseau servira 30 clients par heure environ -, le duo, qui connaît tout de la trentaine de plans stupés implantés sur son secteur, relate quelques exploits dont MacGyver serait jaloux...





Ici, au 2^e étage du bâtiment N de Frais-Vallon, le réseau a installé son vendeur sur ce siège et barricadé tout le palier pour éviter l'interpellation. La gêne et le risque pour le reste des habitants sont immenses.

"Aux Oliviers A, ils avaient muré un fenestron avec du béton armé. J'avais ramené une masse et un burin mais ça faisait trop de bruit alors on a gratté avec une pince par tout petit morceau. Ça a duré deux heures, j'avais la main en sang. Toujours dans cette cité, ils avaient mis des barreaux à un autre fenestron. Pour pouvoir se planquer, on les a sciés, puis replacés avec du scotch et on a repeint par-dessus ! Sans parler des heures d'attente dans des planques de 6-7 mètres carrés à trois", sourit Khal. "À Frais-Vallon, il n'y a qu'un seul point, au bâtiment N, et un guetteur 24h sur 24 qui dort dans le couloir. On a mis des mois à trouver une faille et depuis on les a tapés quatre fois avec à la

de 17 ans arborant une veste de survêt orange fluo, qui a tenté de filer par la cité voisine du Mail, a les menottes aux poignets. Il porte 42 grammes de coke dans des tubes d'Efferalgan et presque 200 euros. Il jurera qu'un copain lui a demandé de le remplacer 30 minutes pour... 10 euros de salaire. Les renforts sont arrivés simultanément mais impossible de trouver le second "charbonneur". Les policiers se satisfont du résultat, sans casse qui plus est. "Dans cette cité, on sait qu'on craint pas grand-chose mais il faut bien avouer qu'il y a parfois de l'appréhension, lâche Khal. À Corot récemment, j'ai interpellé un mec qui avait une arme approvisionnée et aux Cyrès, je suis tombé sur un boxeur qui m'a déboîté la mâchoire..."

"À Corot récemment, j'ai interpellé un mec qui avait une arme approvisionnée sur lui"

clé plusieurs kilos et des armes. Ils n'ont toujours pas compris comment on fait, et ça, c'est bon !" Il faut bien ces petites joies pour compenser les tracés du quotidien : commissariat à bout de souffle, ordinateurs qui rament, radios capricieuses, voitures pour certaines sur les rotules, et puis ces maigres 2 000 euros qui tombent sur le compte bancaire en fin de mois de ces simples gardiens de la paix. "Franchement, on ne se plaint pas, persiste Khal, y a une super ambiance, on est devenu très copains. On rigole bien."

Le top interpellation est proche. "Ah merde, ils ont changé les vendeurs !", peste le policier, un œil dans une jumelle. "C'est pas grave, on tape." Cinq minutes et un violent sprint à travers la cité plus tard, un jeune homme

▼ VENDREDI

Ce vieil homme n'en peut plus. "Comment on fait s'il y a le feu et que l'ascenseur est en panne ?", peste-il devant les policiers, une baguette sous le bras. Nous sommes dans le bâtiment N de la cité Frais-Vallon, là où des milliers d'euros se jouent chaque jour. Pour ce faire, le réseau a barricadé le palier du 2^e étage et installé un gros siège pour le vendeur. Une assurance tous risques contre une intrusion des "képis" mais aussi celle d'un carnage assuré en cas de panique générale. Dès la sortie du métro, des flèches jaunes inscrites à la bombe sur les murs dirigent les âmes en manque d'évasion vers ce plan stup, l'un des plus fructueux des 13^e et 14^e. "Ça fait longtemps qu'on t'a pas vu, tu étais en vacances ou quoi ?", lance l'un des jeunes qui tient le mur du centre social. "Non non ! On a fait Corot, Font-Vert... Mais tu veux qu'on revienne un peu ?", persifle Khal. "Nonnnn, continuez chez eux c'est par fait." Dans leur opposition quotidienne, policiers et vendeurs ont pris



À Val Plan, ce jeune soupçonné de "charbonner" sera finalement relâché.

l'habitude de se chamber mutuellement... À Val Plan, en pénétrant entre les immeubles, Khal aperçoit un corps tout mince se pencher à la fenêtre de la camionnette rouillée d'un quinquagénaire venu du Var. "Pourquoi en m'approchant j'ai entendu le mot cocaïne ?", pique le policier, alors que Yohan maintient le jeune aux yeux écarquillés. "J'sais pas moi, on a le droit de parler de tout et de rien, non ?" Pas de produit, pas d'interpellation. Rien non plus dans les moindres recoins du bâtiment 11, celui que le réseau a investi. T-shirt de foot sur les épaules, le jeune de 22 ans assure avoir été interné, qu'il entendait des voix et avoue avoir pleuré le matin même de peur d'aller en prison... Pourtant il n'est pas recherché. Relâché, celui qui venait de jurer qu'il allait reprendre un

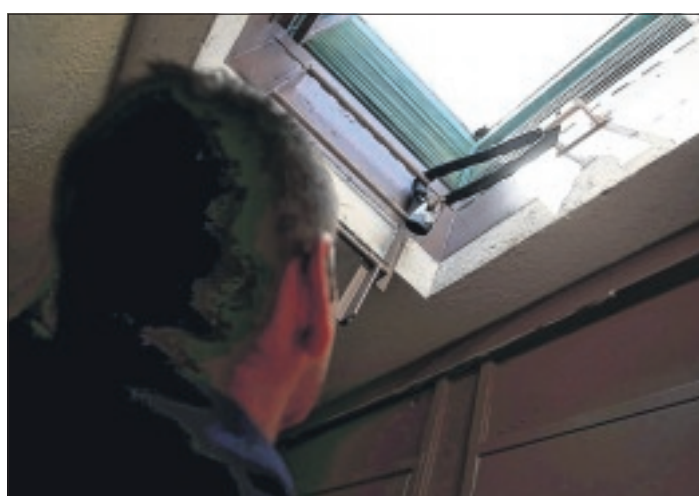
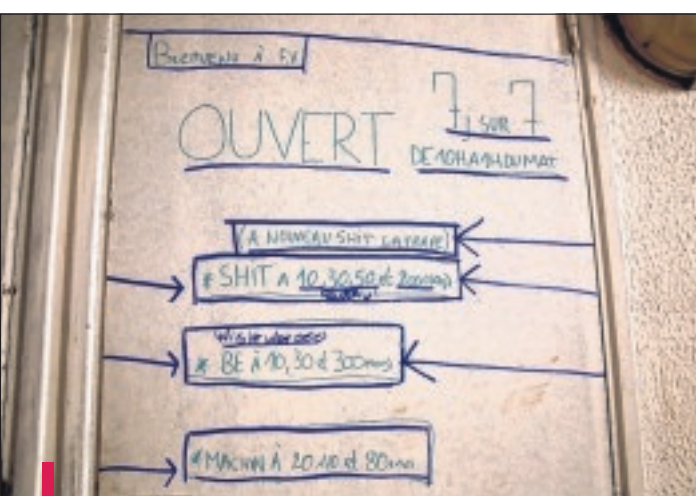
train et rentrer chez lui à Nice file se réfugier dans les jupons des petits caïds du réseau qui narguent du regard la BST. "Ils sont bien capables d'exploiter à fond un jeune perdu comme ça", déplore Manu, le troisième larron de la patrouille ce jour-là.

Un détour, à quelques encablures, au Clos La Rose pour constater que pas un seul "Arah" ne s'envole dans les airs. "On les a faits une vingtaine de fois depuis le début de l'année, sourit Yohan. Ils ont déserté pour un temps, sûrement direction Val Plan." Une heure plus tard, à peine la patrouille s'est enfoncée dans le quartier du Canet qu'un appel urgent résonne sur les ondes. "On est loin mais on y va", répond Khal. Un homme vient d'être molesté par plusieurs individus et de se faire arracher son scooter, sur l'avenue de la

LA BST EN CHIFFRES

Cinq Brigades spécialisées de terrain sont en action sur le 3^e, le 9^e, les 13-14^e, les 14-15^e et les 15-16^e, et mobilisent 94 fonctionnaires. C'est fin 2012 que l'inspecteur général Bouriniquel, ancien patron de la Direction départementale de la sécurité publique (DDSP), a ordonné la création des quatre dernières. Selon ses termes, ces policiers sont "des îlotiers virilisés" – une police de proximité musclée. Et visiblement efficace, en complément du travail de fond des brigades des stup de la Sûreté départementale et de la Police judiciaire. En 2016, la BST 13-14 a effectué 60 opérations anti-stups préparées, interpellé 280 trafiquants, saisi 24,5 kg de résine de cannabis, 4 kg d'herbe de cannabis, 590 g de cocaïne et plus de 21 000 euros.

Rose. L'équipe est certaine de trouver le scooter et les auteurs à Frais-Vallon. Il est 17 heures. L'enfer sur terre niveau circulation. Après plusieurs rondes, l'équipage aperçoit que la CSI (Compagnie de sécurisation et d'intervention) a ciblé deux jeunes assis, au milieu de plusieurs amis, sur un muret. Menottés dans le véhicule de la BST, l'un d'eux vomit son sandwich frites. Ricarderies des potes, colère noire des flics. Pas le temps de s'appesantir, la victime aurait reconnu un troisième auteur, le "porteur" du fameux bâtiment N de la cité. Khal' fonce sur lui. Il lui ouvre la porte, avec plus de déférence que ne le ferait le groom d'un hôtel cannois. En deux-deux, le jeune homme au bob bleu fluo est menotté. La patrouille file, des objets non identifiés tombent des étages... Fin de journée.



Sur certains murs de cité, produits et tarifs sont clairement affichés. Certains dealers n'hésitent pas aussi à condamner des entrées dans les immeubles. À droite, l'interpellation à la Busserine après 5h de planque.